

Quelques Anecdotes de Rues Parisiennes

1 – La Révolution

(À la manière de [Lorànt Deutsch](#))

Autour de la Révolution

Permettez-moi de commencer par évoquer une sottise personnelle : j'ai longtemps cru que la séance du **serment du jeu de paume** s'était déroulée dans le pavillon du même nom situé dans l'angle nord-ouest du jardin des Tuileries ! Un bâtiment qui n'a été construit qu'à peu près un siècle plus tard par Napoléon III. C'est évidemment à Versailles, et plus précisément dans l'Hôtel des menus plaisirs du Roi, situé à une bonne centaine de toises derrière les Petites Écuries, au tout début de la route de Jouy, que Mirabeau aurait proféré sa célèbre apostrophe, le 23 Juin 1789.

Les représentants du peuple ne vinrent s'installer à Paris qu'à partir du 9 novembre, dans la **salle du manège**. La rue de Rivoli n'existant alors pas, cette salle, d'une trentaine de toises de long était mitoyenne des jardins des Tuileries au sud, du couvent des Feuillants au nord et du couvent des Capucins à l'ouest. Elle se situait à hauteur de la rue de la Butte des Moulins, aujourd'hui de Castiglione. En face, vers l'est, un cul de sac dit "du manège", menait aux écuries, situées, elles, à peu près à l'emplacement de la statue de Jeanne d'Arc chère aujourd'hui au Front National.

Ils allèrent ensuite dans la **salle des machines** du Palais des Tuileries, jusqu'en janvier 1798. Après, seul resta sur place le **Conseil des Anciens, une assemblée** qui pourrait correspondre au Sénat actuel ; les autres, formant le **Conseil des cinq-cents**, s'installant déjà au Palais Bourbon.

A l'époque, donc, la **rue de Rivoli** n'existait pas ; elle ne fut percée, progressivement, que sous le premier empire pour la partie située à l'ouest de la **rue de Rohan**, puis par Haussmann pour la partie située à l'est.

Avant, l'**axe routier ouest-est de Paris** passait par la rue du Faubourg St-Honoré, la rue St-Honoré, puis celle de la Ferronnerie, des Lombards, du Roi de Sicile (qui n'était autre que le frère de St-Louis), enfin celle de St-Antoine, qui prenait fin à la porte du même nom, au pied de La Bastille.

Ce tronçon de voirie s'est évidemment lourdement chargé au cours des ans de notables événements. On retiendra ici que Robespierre y habita au 398 de la rue St-Honoré les trois dernières années de sa vie, qui se termina à trente-six ans le 28 Juillet 1794. Mais aussi que le général Napoléon s'y révéla grand mitrailleur le 5 octobre 1795 sur les marches de l'Église St-Roch, au 285. On n'oubliera pas Henri II, qui s'y fit tracter lors d'une tragique joute, le 29 juin 1559, à l'emplacement où fut bâti l'Hôtel de Sully, au 62 de la rue St-Antoine ; puis la mortelle rencontre d'Henri IV et de Ravaillac, au 10 de la rue de la Ferronnerie, ce jour-là déjà fort embouteillé. A hauteur du métro St-Paul, les curieux feront une centaine de mètres vers le nord, jusqu'au 22 de la rue Pavée, pour apercevoir un mur restant de la prison de La Force d'où partit sur une pique, le 3 septembre 1792, la tête de la Princesse de Lamballe.

On notera qu'il se poursuivait à l'est, au-delà des murs de la capitale, par le faubourg St-Antoine, qui connut tous les princes de l'ébénisterie, comme Riesener et Oeben ; puis passait par la Barrière du trône, ainsi dénommée en souvenir du passage de Louis XIV en 1660 et fort connue par la suite pour sa foire, pour finir enfin au Château de Vincennes où fut fusillé le Duc d'Enghien en 1804 et où Charles de Gaulle envisagea en 1964 de transférer la Présidence de la République.

A l'ouest, la rue du Faubourg St-Honoré s'était dotée de luxueux hôtels, à commencer par celui du Comte d'Évreux qui, édifié en 1720 sur le Marais des Gourdes, passa entre les mains de La Pompadour, puis, entre autres, de Murat, de Napoléon et du Duc de Berry. C'est en 1781 qu'il fut qualifié d'Élyséen et c'est Mac Mahon qui lui donna sa vocation actuelle en l'habitant en septembre 1874.

Un peu plus loin, à l'angle sud-ouest du croisement du boulevard avec la rue Matignon, on pouvait trouver un Hôtel plus modeste certes, mais qui s'étendait, comme celui d'Évreux, jusqu'aux Champs Élysées. C'était celui de **La Vaupalière**, que je connais mieux que le précédent, car en 1985 AXA installa son siège de fort belle manière dans ses vestiges. La légende veut que la berline de la fuite à Varennes y eut été discrètement entreposée¹ après sa construction quai Malaquais. Mais c'est une légende : la berline attendit la famille royale à la barrière de La Villette, où elle y fut conduite dans une plus petite voiture, partie de la rue des Échelles. Ce qui n'est pas une légende, c'est que cette berline fut utilisée ensuite comme diligence, entre Paris et Dijon, jusqu'en 1795.

S'agissant de la sortie Ouest de Paris, on peut ajouter trois observations :

Dans le prolongement du Faubourg St-Honoré, **la route du Roule** menait alors à la montagne du Roule, aujourd'hui place de l'Etoile.

Le chemin habituel pour aller à Versailles longeait la Seine jusqu'au pont de Sèvres, construit en 1684 par Louis XIV dans le prolongement de la rue "du vieux pont de Sèvres" de Boulogne-Billancourt. Après divers aménagements des Champs Élysées, tout au long du 18^{ème} siècle, c'est le passage des femmes ramenant le Roi à Paris, le 5 octobre 1789, qui marqua le véritable début de son utilisation.

Le chemin de St-Germain-en-Laye passait par Neuilly, où Henri IV avait fait construire un pont, qui se situait dans le prolongement de l'actuelle rue du Pont, après qu'en 1606, il tomba dans la Seine et faillit périr noyé avec toute sa famille, lors d'une traversée en bac.

Le 18 Brumaire

A Paris, en 1792, le lieutenant-colonel Bonaparte logea à l'hôtel des Patriotes Hollandais, rue des Moulins, à quelque cinq cents mètres au nord des Tuileries. Un quartier où avait séjourné Jeanne d'Arc trois cent cinquante ans plus tôt.

En 1795, général, il s'installa à cinq cents mètres plus à l'est, à l'Hôtel de la Liberté, rue des Fossés-Montmartre ; aujourd'hui 11 rue d'Aboukir.

Dès octobre 1795, soit cinq mois avant son mariage, il rejoint Joséphine de Beauharnais dans le pavillon qu'elle loue au 60 de la rue Chantereine, qui deviendra rue de la Victoire après ses succès dans la Campagne d'Italie. Ce pavillon, bâti sur un terrain qui débouchait au nord rue St-Lazare, sera détruit lors du percement de la rue de Châteaudun.

En attendant, c'est là que le 8 novembre 1799 se fomenta le coup d'État du lendemain.

Un coup d'État qui n'eut lieu ni à la date prévue, ni au Palais des Tuileries, ni au Palais Bourbon, où siégeaient habituellement les Chambres. Il eut lieu le lendemain 19 Brumaire dans l'Orangerie du Château de St-Cloud, où l'on avait en urgence rapatrié les deux chambres pour des raisons de sécurité.

Par la suite, Napoléon III habita ce château et fit même aménager une gare dans le parc. C'est de là qu'il prit le train pour Sedan le 28 juillet 1870.

Il ne reste aujourd'hui de ce Château qu'une dalle au sol, qui en matérialiser le périmètre, et rien de l'Orangerie, victimes tous deux de la canonnade que lui adresseront les Prussiens le 13 octobre suivant, depuis le fort du Mont Valérien, pendant le siège de Paris.

André VERDIER
Janvier 2018

¹ De source structurellement bien informée

Quelques Anecdotes de Rues Parisiennes

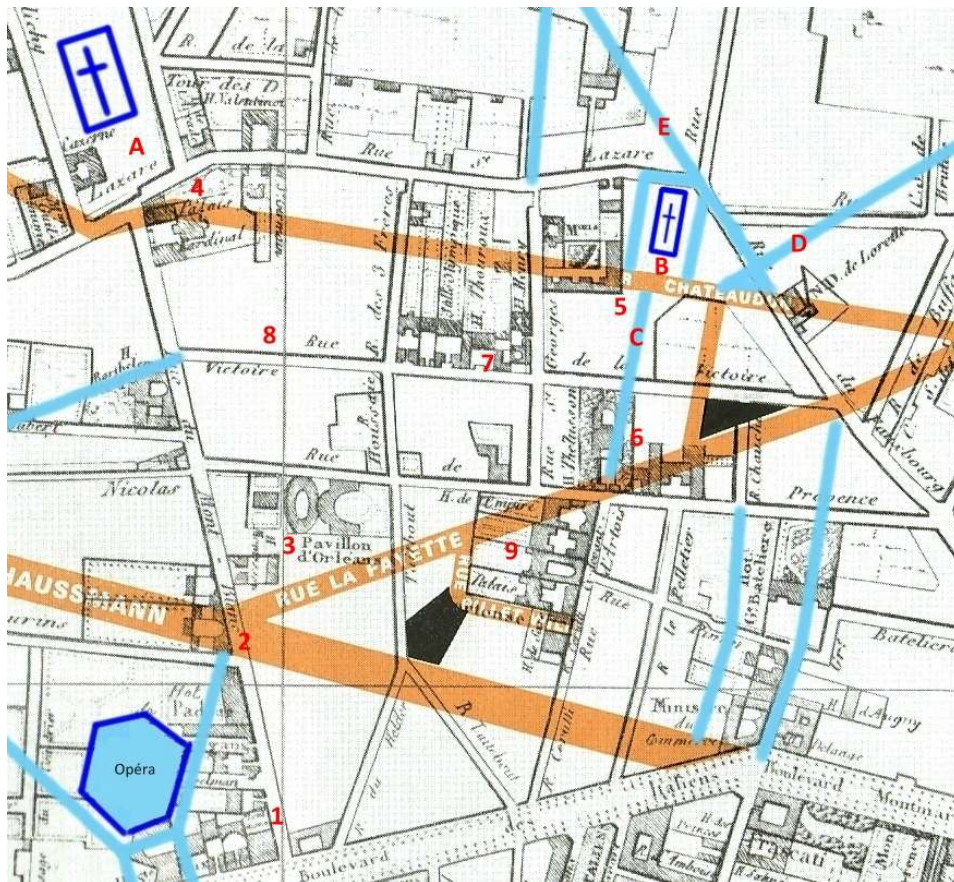
2 – Les Porcherons

(À la manière de [Lorànt Deutsch](#))

Les lieux

Au Moyen-Âge, on accédait à l'ouest de Montmartre par la rue des Percherons devenue Chaussée d'Antin ; à l'est, par le Chemin de Montmartre et, déjà, la rue des Martyrs. Entre les deux et à leur Sud, un vaste marécage, que l'on appela Porcherons, du nom de la famille qui s'y était établie dès le XIII^{ème} siècle et à laquelle succéda, entre autres, la famille Le Coq, laquelle donna son nom à une impasse situé aujourd'hui au 89 de la rue St-Lazare

D'Est en Ouest, deux fossés relativement parallèles tenaient lieu d'égouts. Le premier, dit "grand égout", fut recouvert en 1770 et devint alors la rue de Provence. L'autre deviendra la rue St-Lazare. Entre les deux, la ruelle Chantereine séparait en quelque sorte deux lieux-dits : Chantereine au Nord, formé de prés humides et propices à la culture des légumes et ... aux grenouilles ; La Planchette au Sud, mieux adapté à la culture des céréales.



Légende

- A-Église de la Trinité
- B- Notre-Dame-de-Lorette
- C -Rue Laffitte
- D- Rue de Maubeuge
- E- Rue ND de Lorette
- 1-Mariage Napoléon
- 2-Temple de Terpsichore
- 3-Hôtel Montesson
- 4-Palais du Cardinal Fesch
- 5-Groure de Paris
- 6-Hôtel Thellusson
- 7-Maison Dervieux
- 8-Maison Bonaparte
- 9-Palais Hortense

Une promenade

Commençons notre promenade par la rue de la Chaussée-d 'Antin. Antin vient du nom d'un hôtel qui se situait en face du point de départ de la rue, sur le boulevard des Capucines, mais on l'appela d'abord **Chaussée-Cailou**, tant sans doute son état laissait à désirer, puis "**du Mont Blanc** " de 1793 à 1815.

Au 3 se situait l'**Hôtel de Mondragon** ; réquisitionné par la Révolution, il fit alors office de mairie et enregistra le mariage de Napoléon avec Joséphine le 9 mars 1796. La Banque de Paris et des Pays-Bas, qui a racheté cet Hôtel en 1869, a conservé et restauré le salon correspondant.

Au 9, la danseuse **Marie-Madeleine Guimard** fit édifier en 1772 un somptueux Hôtel, surnommé "**le temple de Terpsichore**", où elle pouvait recevoir plus de cinq cents personnes. Il fut racheté par un banquier qui, dit-on, embaucha Jacques Laffitte parce qu'il l'avait vu récupérer une épingle égarée au milieu de la rue. Ce bâtiment a été rasé par la percée du Boulevard Haussmann.

Dans l'angle que font la rue de la Chaussée-d'Antin et la rue La Fayette, à l'emplacement de la Cité d'Antin, se trouvait l'**Hôtel de Montesson** qui abritait l'ambassade d'Autriche en 1810 ; c'est là que, le 1^{er} juillet, un terrible incendie qui fit plusieurs dizaines de morts lors d'une réception organisée en l'honneur du mariage de Napoléon et de Marie-Louise et à laquelle ils assistaient.

Au bout de la rue, l'**Église de La Trinité** a été bâtie en 1867, sur le site du **Cabaret de la Grande Pinte**, célèbre depuis 1724, pouvant accueillir plusieurs centaines de clients et qu'avait fréquenté le brigand Cartouche. A l'angle gauche se trouvait le **Palais du Cardinal Fesch**, l'oncle de Napoléon. La percée de la rue de Châteaudun l'a fait disparaître.

La **rue de Châteaudun**, née rue Ollivier, est trop récente pour présenter pour tout un chacun un quelconque intérêt ; pas pour moi, car se situait au 21 **le Groupe de Paris**, cette Compagnie d'Assurances qui m'employa une bonne vingtaine d'années et où mon bureau donnait sur le 20, l'adresse du triste sieur Landru. Notons cependant que sur ce site, dans les années précédant la Révolution, s'élevaient les "**Maisons Holsten**", un immense ensemble de Claude-Nicolas Ledoux, détruit par les aménagements urbains du 19^{ème} siècle.

En face, l'**Église de Notre-Dame-de-Lorette**, érigée entre 1823 et 1836, en remplacement d'une vieille chapelle portant le même nom, détruite lors de la Révolution, et qui se situait à hauteur du 54 de la rue de Lamartine. Plus loin, au bout de la rue, on peut apercevoir au 44 de la rue Le Peletier, l'immeuble qui fut **le siège du Parti Communiste** jusqu'en 1971.

La rue Laffitte, en face de l'Église, a été percée en 1771 ; les travaux ont fait disparaître l'Hôtel **Thellusson**, qui se situait sur son tracé, entre la rue de Provence et la rue de la Victoire. C'était une luxueuse bâtisse construite en 1778 par Nicolas Ledoux ; on y pénétrait par une porte en forme d'arc de triomphe, située au 30 de la rue de Provence. Sous la Révolution, il devint un bal public, qu'on appela **Bal des Victimes**, car principalement fréquenté par les familles des victimes de la Terreur.

Mais prenons la rue de la Victoire, autrefois Chantereine (cf. Anecdotes de rues I). Au 44, il y a depuis 1867 **la Grande Synagogue** de Paris. Avant, il y avait depuis 1777 une petite maison de campagne construite par Brongniart pour une **demoiselle Dervieux**. En 1802, Louis Bonaparte viendra s'y installer avec son épouse Hortense. Plus loin, au 60, il y avait à l'époque, le **pavillon de Julie Carreau**, cette danseuse de l'Opéra, qui se maria en 1791 avec le comédien Talma, dont elle eut deux jumeaux : Castor et Pollux. C'est cette maison que Joséphine de Beauharnais loua en 1795 et que Bonaparte acheta lorsqu'il l'épousa.

Et maintenant, remontez la rue La Fayette jusqu'à la rue Pillet-Will. Sur l'emplacement qu'encerclait aujourd'hui cette rue tournante se trouvait en 1804 un petit palais construit aux environs de 1770 que, sans doute séduits par le quartier, Louis Napoléon et Hortense allaient acquérir en 1804. On l'appela **Palais Hortense** ; Napoléon III y naquit le 20 Avril 1808 et il fut démoli en 1899.

Et pour terminer cette balade, ayez une pensée pour deux chanteurs contemporains qui se connurent gamins dans le square de l'Église de la Trinité : **Johnny Hallyday**, qui habitait au 13 de la Tour-des-Dames, et **Jacques Dutronc**, qui habitait, lui, au 67 de la rue de Provence. Tous deux qui ne manquèrent pas, évidemment, de fréquenter le **Golf-Drouot**, au 1^{er} étage du 2 de la rue éponyme.

André VERDIER
Janvier 2018

Quelques Anecdotes de Rues Parisiennes

3 – Autour des Porcherons

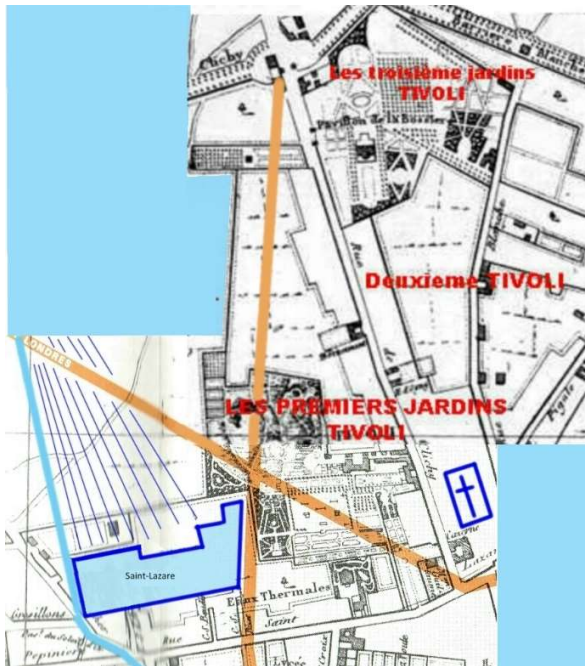
(À la manière de [Lorànt Deutsch](#))

Les Jardins et la Gare St-Lazare

Revenons rue Saint-Lazare, à la fin du XVIIIème siècle, derrière l'actuelle Église de Notre-Dame-de-Lorette. Loin, vers l'Est, elle aboutissait au Clos St Lazare, devenu **prison en 1793**, et qui se situait au 117 du Faubourg Saint-Denis actuel, entre les deux gares du Nord et de l'Est. Elle rejoignait ainsi l'axe nord de Paris, passant par le col de la Chapelle, pour rejoindre Saint-Denis.

Mais ici, où nous sommes restés, à l'angle de la rue des Martyrs, l'**artificier Charles Ruggieri** s'était installé, dès 1839 et avait ouvert un Jardin d'attractions.

Poussons à l'ouest jusqu'à la route de Clichy qui, sur la droite et juste après le cabaret de la **Grande Pinte** (Cf. Anecdotes 2), coupait en deux les **Jardins de Tivoli** ; un véritable "Disney Land" de l'époque.



Les premiers jardins, appelés aussi "**Folie-Boutin**", du nom de leur fondateur, y avaient été ouverts en 1766 rue Saint Lazare. On y trouvait une grande variété de divertissements et même un bassin d'eaux thermales. La famille royale le fréquenta et on y vit même la Reine le jour précédant la fuite de Varennes. Confisqué par les révolutionnaires, il fut repris par les héritiers Boutin en 1798, pour fermer en 1825. Il fut alors loti pour construire le quartier de l'Europe, et aussitôt traversé par la rue de Londres. Dans la rue Saint-Lazare, au 96, il en reste les deux vieilles voûtes qui donnent dans la rue de Budapest.

Entre temps s'était ouvert, de l'autre côté de la rue de Clichy, sur l'emplacement des **Folies-Richelieu**, un deuxième Jardin sur lequel furent construits bien plus tard le **Casino de Paris**, et encore l'**Apollo**.

Dans la suite, un peu plus au nord, un troisième jardin était né, allant jusqu'au boulevard de Clichy, aujourd'hui des Batignolles.

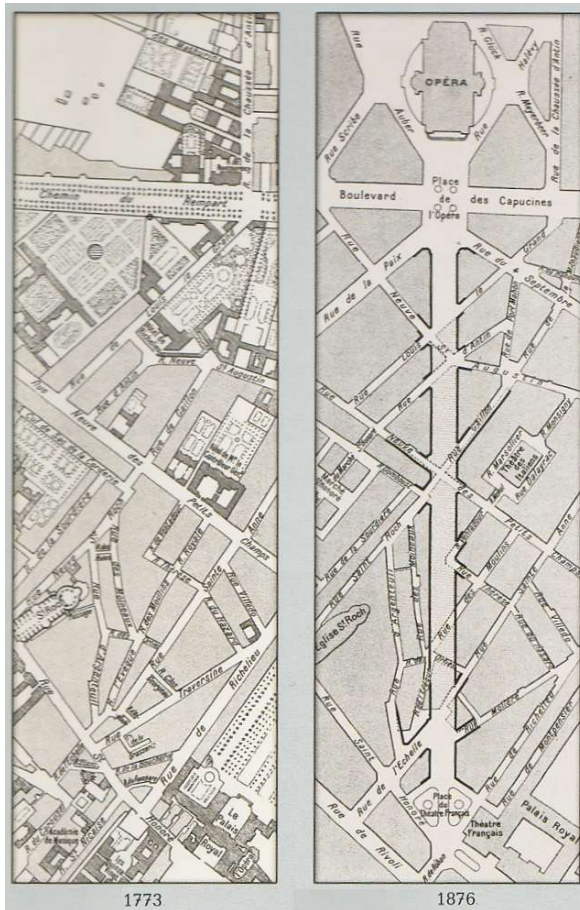
Entre l'entrée des Jardins rue Saint-Lazare et le carrefour dit "**de la Petite Pologne**", desservant les rues de la Pépinière et du Rocher, un espace assez dégagé allait bientôt accueillir la **Gare Saint-Lazare**. Enfin, pas vraiment tout de suite, car la première gare fut d'abord construite Place de l'Europe, sous la forme d'un débarcadère ; et c'est de là que partit pour Versailles, en 1837, le premier train de voyageur français. La gare définitive fut terminée en 1853. La rue de Rome, le long des voies ferrées, ayant été ouverte trois ans plus tôt. Il faudra cependant attendre près de cent ans pour que le carrefour de "la Petite Pologne" devienne la place Gabriel Péri.

Le Boulevard Haussmann et l'Opéra

En se rendant le 18 janvier 1858 à l'Opéra, qui était alors rue Le Peletier, Napoléon III fut victime d'un attentat, perpétré par **Felice Orsini**, un révolutionnaire italien. Il y eut une douzaine

de morts et cent-cinquante- six blessés, dont l'Impératrice ; mais l'Empereur fut sauf. Cela se passa au 19 de la rue, tout près du restaurant "**Le Petit Riche**", qui venait d'ouvrir.

Napoléon III décida sur le champ de construire une salle d'opéra ailleurs. Cela tombait bien. Il put inscrire le projet dans les travaux de voirie en cours, et le **Boulevard Haussmann**, commencé depuis un an fit l'affaire. La première pierre de l'**Opéra Garnier** fut posée en 1862, mais il fallut attendre 1875 pour sa véritable inauguration.



Dans un premier temps, on arrêta alors le Boulevard Haussmann à hauteur de la rue Taitbout, là où s'installera plus tard la Fédération Française des Sociétés d'Assurances. On ne le poursuivit jusqu'au carrefour des boulevards Montmartre et des Italiens, qu'après la guerre de 1914, pour ne terminer la jonction qu'en 1926.

Pour l'**Avenue de l'Opéra**, comme le montrent les deux schémas ci-après, ce fut plus compliqué, mais moins long ; on tâtonna de 1854 à 1876, et les travaux ne se terminèrent qu'en 1879.

Mais ne quittons pas le boulevard Haussmann sans évoquer les grands magasins.

C'est **Le Printemps** qui fut ouvert le premier : en 1865, Jules Jaluzot et Jean-Alfred Duclos ouvrirent soixante-dix mètres carrés à l'angle de la rue du Havre ; il atteindra sa taille actuelle dès 1874.

Les Galeries La Fayette, avec Théophile Bader et Alphonse Kahn, suivront vingt ans plus tard. Il leur faudra douze ans pour se développer. Et rappelons que c'est sur la terrasse de ces galeries que **Jules Védrines** se posa le 19 janvier 1919 avec son Caudron G-3.

Cet exploit ne nous fera pas oublier la chute mortelle de l'aérostat de **Sophie Blanchard** qui, le 6 juillet 1819, partie des Jardins de Tivoli, s'écrasa sur les toits du 14 de la rue de Provence.

Divers

Faut-il rappeler que c'est dans un salon du **Grand Café**, au 14 du boulevard des Capucines, que naquit le Cinéma le 28 décembre 1895, par la première projection publique **des Frères Lumière**, devant trente-trois spectateurs ?

Enfin, on ne serait pas complet si l'on n'avait aucune pensée pour le "**One-Two-Two**", sis comme son nom l'indique au n° 122 de la rue de Provence, et qui fut la plus célèbre maison close de Paris entre 1924 et 1945, date de son exécution par Marthe Richard.

André VERDIER
Janvier 2018